



## *Une simple histoire d'amour*

*un roman d'Angèle Delaunois  
publié chez Soulières éditeur*

Il y a bien longtemps qu'on se connaît, toi et moi. Depuis toujours, ou presque. Les amours d'enfance ne pèsent que le poids d'une plume. Qui s'en soucie vraiment ? Qui se préoccupe de leur intensité ? De la joie et du chagrin qu'elles portent en elles ? Elles font sourire les adultes, mais les prennent-ils en compte lorsqu'il s'agit de planifier l'avenir ?

J'avais quatre ans et pas encore toutes mes dents. C'était la première fois que je quittais le cocon chaud de mon petit univers familial pour un monde inconnu qui me faisait peur. On venait tout juste de déménager à Montréal, dans cette grande ville où je ne connaissais personne. Papa venait d'obtenir une promotion, mais je n'étais pas sûre de comprendre ce que ça voulait dire. Pour moi, toute cette étrangeté était effrayante.

J'étais toute menue, avec des jambes et des bras grêles, une mince figure de fouine où de grands yeux bruns mangeaient la moitié de mes joues. La seule chose un peu remarquable de ma petite personne, c'était ma crinière de cheveux roux, longs et bouclés, d'une belle couleur de feu.

Ma famille était sans histoires. Trois enfants, deux frères plus âgés que moi qui m'aimaient bien et me taquinaient tout autant. J'étais une fillette heureuse, même si je ne le savais pas encore. Le bonheur est une notion bien abstraite, surtout chez les enfants. Souvent, on l'apprécie à sa juste valeur lorsqu'on l'a perdu.

Mes parents avaient décidé qu'il était grand temps, à quatre ans, que je me « socialise ». Voilà pourquoi je me suis retrouvée, par un beau lundi matin du mois de septembre 1994, dans le vestibule de la garderie « Les Loulous de Marie ».

Ladite Marie m'accueillit avec enthousiasme, m'entraînant vers une grande pièce où un tapage de cris et de rires m'attirait comme une promesse. J'ai lâché la main de mon père presque sans m'en rendre compte et je suis entrée dans la sphère où tu régnais comme un petit roi.

Il y avait une vingtaine de gamins dans cette pièce aux merveilles, tapissée de grands dessins, où des étagères colorées croulaient sous les jouets et les livres ouverts. Quelques enfants étaient plus jeunes que moi, et un ou deux bébés se traînaient à terre.

- Coucou, les amis, je vous présente Noëlle. Elle va faire partie de votre groupe.

Silence soudain et arrêt des activités de la petite bande. Tous me regardaient avec une intense curiosité. Une nouvelle... une minuscule nouvelle... quelle aubaine ! Je me suis cachée derrière le dos de Marie pour écraser une petite larme du bout du doigt.

- Noëlle, ne sois pas gênée. Tout le monde a hâte de te connaître. Voici Lucas, Lilou, Marianne, Jade, Olivier et Erwan. Les amis, soyez gentils avec Noëlle. C'est difficile car elle ne connaît personne ici. Erwan, tu veux bien t'occuper d'elle ?

C'était toi. Sérieux comme un acteur à qui on confie un premier rôle, tu as hoché la tête et tu m'as prise par la main. Tu m'as conduite devant la table pour me faire une place et tu as poussé dans ma direction une grosse boîte de crayons de cire pour me souhaiter la bienvenue. À ta façon.

Du haut de tes cinq ans bien sonnés, tu étais bien plus grand que moi, d'au moins dix centimètres. Tu ressemblais à un gentil garnement, avec tes cheveux en

bataille et tes yeux noirs malicieux. Tête baissée, je te regardais du coin de l'œil, impressionnée par ton rire et captivée par cette aisance si remarquable que tu possédais déjà. C'est toi qui as posé la question que tous les autres gardaient sur le bout de leur langue.

- Pourquoi tu t'appelles Noëlle ? T'es la fille du père Noël ? Ou alors c'est ton grand-père ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire et je t'ai répondu d'une toute petite voix.

- Non, bien sûr ! Mais ma fête, c'est le jour de Noël.

- Le jour de Noël ? T'en as de la chance !

J'avais toujours pensé le contraire, car ça m'empêchait d'avoir une fête d'anniversaire normale, comme tous les autres enfants, à un moment de l'année où l'on n'aurait pensé qu'à moi alors que mes changements d'âge avaient bien du mal à se faire une place dans l'agitation de fin d'année. J'ai relevé la tête, je t'ai souri. Tout s'est décidé à cet instant. Dans la magie des coups de foudre enfantins, on est devenus de petits amoureux inséparables.

Bien vite, tu es devenu mon rendez-vous d'amour quotidien. Je ne voyais que toi. Je ne parlais que de toi. Erwan par-ci, Erwan par-là... C'était toujours un délice de partir le matin pour la garderie, car je savais que j'allais te voir. Lorsqu'on se retrouvait, tu frétiltais comme un poisson dans l'eau. Tu m'entraînais dans tes jeux, inventant pour moi les plus magnifiques histoires, inspirées de celles que tu regardais à la télé. C'était toujours moi la princesse, la fée, la sirène, la prisonnière qu'il fallait délivrer. Le soir, à la maison, j'avais plein de choses à raconter. Les prouesses de mon chevalier servant faisaient sourire mes parents. Mes frères n'en pouvaient plus de se moquer de moi. Ça m'était bien égal. Erwan était le plus beau, Erwan était le plus fort. Erwan était mon ami pour toujours. On avait juré de ne jamais se quitter.

Seule ombre au tableau dans cette vie idyllique, Dagobert, le chien, le très gros chien des Loulous de Marie, dont j'avais une peur bleue. L'énorme Saint-Bernard était habitué aux enfants et les adorait. Mais moi, c'était la première fois que je voyais un animal aussi énorme. De plus, ce gentil monstre à longs poils avait décidé de me souhaiter la bienvenue en me débarbouillant la figure à grands coups de langue. Figée sur place par la peur, je n'avais pas réagi. Le brave toutou n'avait pas compris ma réaction. Il s'était couché sur mes pieds, recouvrant mes espadrilles de ses deux pattes, m'emprisonnant de sa chaleur.

Tu étais tout de suite venu à mon secours, empoignant l'énorme bête par le collier afin de l'éloigner de moi. Chevalier attentionné, tu étais ensuite monté sur son dos, à califourchon, lui chuchotant à l'oreille qu'il fallait me laisser du temps pour m'habituer à lui, que je venais d'un ailleurs inconnu, d'un autre royaume où les gentils dragons n'avaient pas le droit d'effrayer les minuscules princesses. Le chien avait parfaitement compris. Il s'était laissé tomber sur le sol, soupirant à en perdre le souffle, me regardant comme un... chien battu.

La brave bête devait être encore plus traumatisée que moi. C'était bien la première fois qu'on refusait ainsi son offre d'amitié. Je me suis souvent demandé ce qui lui était passé par la tête car, le soir même, les lacets de mes espadrilles étaient entièrement grignotés et imbibés de bave collante.

Le lendemain matin, toi, mon héroïque chevalier, tu as décidé de me venger. Il fallait punir le dragon de l'outrage qu'il m'avait fait subir. Pendant la sieste, alors que tous les petits Loulous étaient tranquilles, tu m'as fait signe de te suivre sans faire de bruit. On s'est réfugiés dans les toilettes en laissant la porte entrouverte. D'un sifflement de pro, tu as ordonné au chien affalé, qui nous avait suivis du coin de l'œil, de nous rejoindre.

- Dagobert, ici !

Avec un délicieux frisson de crainte, j'ai vu la bête se secouer et venir vers nous. On s'est retrouvés bouclés tous les trois dans la petite pièce. Tu as alors sorti une paire de ciseaux de ta poche. Ensuite, tu as entrepris de « couper les cheveux » du chien pour le punir d'avoir mangé mes lacets. J'étais stupéfaite et ravie de ton audace. D'énormes touffes de poils tombaient sur le sol. L'animal se laissait faire sans broncher et devenait, d'instant en instant, une caricature de lui-même. Ma crainte disparaissait comme par enchantement.

- Arrête, Erwan ! Il est assez puni comme ça.

Magnanime, tu as remis les ciseaux dans ta poche. On est sortis de la salle de bains sans faire le moindre bruit, laissant notre victime au milieu d'un océan de poils noirs et blancs.

Madame Marie a poussé les hauts cris lorsqu'elle a vu son chien scalpé de la sorte. Elle s'est demandé lequel de ses loulous était l'auteur de cette grosse bêtise. Les soupçons se sont portés sur toi mais, stoïque dans l'adversité, tu n'as rien dit, rien avoué. Et moi non plus. J'étais tellement fière de toi. Je t'aimais tellement. Lorsque je repasse ce gentil cinéma dans ma tête, je ne peux m'empêcher de sourire.

Personne n'a compris la suite mais, Dagobert et moi, on est devenus les deux meilleurs amis du monde.

\*\*\*\*

Des aventures comme celle-là, on en a connu quelques belles dizaines. Je vivais des jours, des semaines et des mois enchantés. C'était le bonheur !

Je me souviens d'une journée toute particulière. Il pleuvait et neigeait en même temps. Tu étais venu jouer avec moi dans le sous-sol de la maison. Ça devait être un samedi. Avec les coussins du divan et une couverture, on avait construit une cabane et on avait mangé une poignée de céréales. On s'était allongés l'un à

côté de l'autre, les yeux fixés sur les coussins en équilibre instable au-dessus de nous. On était bien. Tout était parfait. Et là, le plus sérieusement du monde, tu as prononcé ces mots que je n'ai jamais oubliés :

- Plus tard, quand on sera grands, on se mariera et on restera toujours ensemble. Tu veux bien?

Je me suis pelotonnée contre toi et je t'ai embrassé sur la bouche, comme une grande, comme les filles dans les films que regardaient mes frères. Tu as fermé les yeux en soupirant de bonheur. Une heure plus tard, n'entendant aucun bruit, ma mère nous a trouvés endormis, protégés par les murs de notre rêve.

C'était un secret entre nous. Un grand secret. Je n'en ai jamais parlé à personne. Pas même à ma mère. Toi non plus, je crois. C'était trop sérieux pour qu'on prenne le risque d'être moqués par les adultes.

Les semaines et les mois passaient. On était tout le temps ensemble. Tu étais là lorsque j'ai soufflé les chandelles de mes cinq ans. Tu m'as appris à reconnaître les lettres et à déchiffrer quelques mots dans mon abécédaire. Moi, je savais mieux compter que toi. Mes frères me montraient les dizaines, les centaines, les milliards de millions... Tu disais que ce n'était pas possible de compter aussi loin et que, forcément, ça s'arrêterait quelque part. Tu avais sans doute raison.

Cette année-là, on a eu la varicelle, on a eu des poux, on a eu les mêmes rhumes, les mêmes bobos. On a appris à faire de la bicyclette sans les petites roues, on a réussi à se tenir debout sur des patins et des skis, on a vu les mêmes spectacles pour enfants. On était inscrits dans la même maternelle pour la rentrée prochaine. Cela ne faisait aucun doute : on n'allait jamais se quitter.

Les nuages s'accumulaient au-dessus de nos petites têtes, sans que nous en soyons conscients. Un soir, alors que nous étions tous en famille autour de la table, un gouffre noir s'est ouvert sous mes pieds. Papa nous a annoncé une belle aventure. Dans trois semaines, juste au début de l'été, on allait quitter notre

maison, notre ville. On allait partir dans un autre pays, de l'autre côté de la mer. On aurait la chance d'apprendre une autre langue, de nous faire de nouveaux amis. Papa était maintenant associé de la boîte où il travaillait. Il était tellement fier. C'était formidable, non ?

J'ai tout de suite compris qu'on allait être séparés, toi et moi. Mes yeux se sont noyés. Je ne voulais pas de cette nouvelle aventure. Papa a voulu me prendre dans ses bras. Je l'ai repoussé avec rage. Je le détestais.

Inconsolable ! J'ai pleuré pendant trois jours, refusant de manger. Toi, ta peine s'exprimait dans la fureur. Je t'ai vu donner des coups de pied dans les portes, des coups de poing dans les murs, déchirer des livres pour te faire punir afin d'avoir une bonne raison de pleurer.

On nous a promis mer et monde. Qu'on pourrait se téléphoner, qu'on se reverrait bientôt, l'année prochaine, un jour... C'était nul ! On savait bien que les adultes nous racontaient n'importe quoi pour se sentir moins coupables. Skype n'existait pas encore. Internet balbutiait. On avait tout de suite compris qu'on n'allait pas se voir avant très, très, trop longtemps. Notre chagrin prenait toute la place. On peut vieillir très vite en quelques semaines seulement !

Te souviens-tu de notre dernière journée ? Tu étais venu me dire au revoir. Ta mère t'avait accompagné et maman l'avait invitée à prendre un café dans la cuisine. On s'est réfugiés dans ma chambre vide puisque toutes mes affaires étaient déjà emballées dans des caisses. On s'est assis en tailleur sur le sol, l'un en face de l'autre, en se tenant les mains. On ne pouvait pas parler. Être juste ensemble, c'était suffisant, c'était important puisqu'un long désert nous attendait. Comment allais-tu grandir, mon amour ? Qui allais-tu rencontrer qui prendrait ma place dans ton cœur, mon tant aimé Erwan ?

Un brouhaha au bas de l'escalier. Tu t'es levé avec brusquerie. Tu as fouillé dans ta poche et tu en as sorti une petite pierre rose, toute brillante, que tu as

déposée dans ma main, la plus belle de toute ta collection de trésors. Et là, dans le miroir brouillé de nos larmes, tu m'as fait la plus improbable promesse qu'un gamin de pas tout à fait six ans puisse faire :

- Sois pas triste, Noëlle de ma vie. Je ne t'oublierai jamais. Un jour, je te retrouverai. Je te le promets sur mon cœur !

Par la fenêtre du salon, je t'ai regardé partir. Tu as eu le courage de ne pas te retourner.

J'ai suivi ma famille vers l'inconnu, en vivant mon immense chagrin d'amour incompris. Autour de moi, personne n'a senti cette absence intolérable qui m'empêchait de sourire et de m'émerveiller. Tous pensaient que le temps et les découvertes à venir allaient arranger les choses. J'ai traversé mon enfance comme une voyageuse solitaire. Je suis devenue une fillette grave, trop vieille et trop mélancolique.

Pendant des années, j'ai espéré te revoir. J'ai attendu un miracle, un signe de toi. Nous revenions de temps à autre dans notre pays, surtout durant les vacances pour voir nos grands-parents, mais jamais à Montréal où tu habitais. Nous avons perdu le contact. Les promotions successives de papa nous ont fait voyager sur plusieurs continents. À la longue, notre extravagante errance m'a presque consolé de ta perte, sans jamais me la faire oublier.

Je crois que si j'ai réussi à grandir, c'est parce que je n'ai jamais oublié ta promesse. « Un jour, je te retrouverai, Noëlle de ma vie ! » Dans un coin de mon cœur d'enfant, je n'ai jamais cessé de t'attendre.



